

Champ pénal / Penal field, nouvelle revue internationale de criminologie

XXXIVe Congrès français de criminologie, Les criminologiques de Tarde

Hervé Terral

Le dialogue Tarde-Buisson : « L'enfance criminelle et l'éducation » (1897)

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Hervé Terral, « Le dialogue Tarde-Buisson : « L'enfance criminelle et l'éducation » (1897) », *Champ pénal / Penal field, nouvelle revue internationale de criminologie* [En ligne], XXXIVe Congrès français de criminologie, Les criminologiques de Tarde, mis en ligne le 14 septembre 2005. URL : <http://champpenal.revues.org/247>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Association Champ pénal / Penal field

<http://champpenal.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://champpenal.revues.org/247>

Document généré automatiquement le 05 novembre 2009.

© Champ pénal

Hervé Terral

Le dialogue Tarde-Buisson : « L'enfance criminelle et l'éducation » (1897)

Le constat réitéré d'une « crise morale »

- 1 L'historien Louis Chevalier fait des années 1880-1914 une période privilégiée pour le fait divers et la presse à scandale en pleine expansion : il parle même à leur propos d'un « âge d'or »¹... Parallèlement, un des leitmotivs du discours public (conservateur ou républicain) consiste alors en une déploration continue de l'abaissement du niveau moral – de la jeunesse en premier lieu. Critique vis-à-vis de la morale dite "neutre", le géographe et statisticien Émile Levasseur (1828-1911), membre de l'Institut et professeur au Collège de France, parlera pour sa part d'une véritable *crise morale*² dans le pays et d'une sorte de déficit en termes d'intériorisation des interdits, dans les couches populaires surtout ; le député Théodore Steeg (1868-1950), ministre de l'Instruction publique (en 1913 et 1917), se souciera d'une « jeunesse moralement abandonnée »³ ; Alphonse Darlu, professeur de philosophie au lycée Condorcet, ira jusqu'à donner libre cours à ses inquiétudes en utilisant l'argument *a contrario*:

Imaginez par exemple que l'esprit d'épargne et d'économie diminue, que les ouvriers abandonnent l'atelier pour le cabaret ou le champ de course, que les femmes se fatiguent de porter et de nourrir des enfants, que chacun coure après l'argent, et le flot des crimes monte, entraînant la jeunesse...⁴.

- 2 Propos crépusculaires de début de siècle, formulés entre 1900 et 1914, avant le grand cataclysme...
- 3 Propos qui font néanmoins écho à ceux du siècle précédent, propos fin de siècle alors, au premier rang desquels on peut placer les méditations matinales de Félix Pécaut devant les élèves de l'école normale supérieure de Fontenay - Port-Royal laïque :
- 4 Causerie du 17 juin 1895. Congrès pénitentiaire :

« Importance de ce Congrès [...]

Question capitale, effacée aujourd'hui par la question sociale, par la pitié ou la justice envers les classes ouvrières ; question à la fois d'*existence* pour la société, qui se défend contre tout un peuple de malfaiteurs capable de remplir à lui seul de grandes villes ; et de *charité* pour tant de disgraciés... Que faire de ces brutes, sortes d'animaux humains en cage ? Les amender ? Comment ? Par le pli de la bonne habitude (travail, silence...) ? Par l'intimidation ? Par l'exhortation morale ? Par le changement total de vie et de milieu (transportation...) ? Par l'isolement (régime cellulaire) ?

Impuissance de la société, et cela par sa faute non moins que par celle des condamnés. Peu d'hommes sont capables d'exercer la discipline morale à la fois avec autorité et persuasion. Moins d'hommes encore – et de femmes – sont capables d'aider, pendant et après, à l'œuvre de correction, comme il y en a peu aussi pour prévenir les chutes irréparables. Quoi d'étonnant puisqu'il ne s'en trouve pas pour aider effectivement à l'œuvre scolaire, préservatrice par excellence ?

Que manque-t-il ? Une organisation meilleure ? non [...] Il manque un fond moral commun d'idées, de sentiments, d'habitudes. On ne se sait pas, on ne se croit pas, on ne sent pas *membres d'un corps social*, enfants de la même famille, *plus semblables que divers*, étroitement solidaires (souligné par l'auteur)⁵ ».

Le diagnostic du philosophe Fouillée et de quelques amis de l'école publique

5 C'est dans ce contexte que le proluxe philosophe Alfred Fouillée (1838-1912)⁶ donne à la *Revue des Deux-Mondes* (en janvier 1897)⁷ un long article-bilan où la presse est remise en cause mais où l'école publique n'est pas épargnée pour autant :

Nous avons commis une fâcheuse erreur en attribuant les victoires des Allemands à leur instruction, quand il fallait les attribuer à leur éducation, à leur discipline morale et militaire, à leur respect de la règle, enfin à l'exaltation du sentiment patriotique qu'on avait su, par tous les moyens, enflammer chez eux et identifier avec le sentiment religieux.

6 En un mot, l'école de la République instruit, certes, mais n'éduque pas... quand les *feuilletons immoraux, distribués gratuitement à la porte des écoles* sont devenus *les agents de la démoralisation populaire, voire la suggestion du vice et du crime*. De même, en mars 1895, Paul Beurdeley, maire du VIII^{ème} arrondissement de Paris, peut écrire - avec quelque humour malgré tout - dans la presse pédagogique :

L'enseignement obligatoire a tué le gamin de Paris. Au nombre des crimes imputés à Jules Ferry on peut, au moins à juste titre, dire qu'il a tué à la fois le Gavroche de Victor Hugo et le pâle voyou de Barbier. Mais une nouvelle race, appartenant à une génération différente, s'est formée, celle des jeunes vauriens de dix-sept à vingt ans, cette race qui vit en marge et aux dépens de la société dans la paresse et la débauche, contre laquelle la loi et la police sont impuissantes, et qui forme, avec les déclassés de l'enseignement primaire (sic), les recrues de l'armée du crime*.

7 « L'Apache » de Belleville ou de Ménilmontant (1902) n'est pas loin... D'où, pour ses adolescents livrés à eux-mêmes ou à des familles considérées comme déficientes un ensemble de remèdes qui vont des « sociétés scolaires » et du « patronage autorisé » (au sens quasi littéral du mot) à la véritable solution : « l'apprentissage » d'un métier suivi et accompagné.

L'appel à Tarde

8 L'occasion est trop belle alors pour l'ancien directeur du Primaire et désormais titulaire de la chaire de Science de l'éducation en Sorbonne, Ferdinand Buisson (1841-1932), alerté par tout ce qui manifesterait une faiblesse de « l'éducation libérale » dont il s'est fait, avec Ferry, le chantre quasi religieux quoique laïc, de solliciter un maître en la matière, un « expert » comme nous dirions aujourd'hui : Gabriel (de) Tarde (1843-1904), chef des services statistiques au ministère de la Justice.

9 La *Revue pédagogique*, référence obligée de l'encadrement primaire (inspecteurs, directeurs des écoles normales, délégués cantonaux, etc.) plus que des simples instituteurs, lecteurs pour leur part des *Bulletins départementaux de l'Instruction publique* ou du très officiel *Manuel général* créé sous Guizot et dirigé par... Buisson, accueille donc au printemps 1897 un échange de points de vue entre les deux hommes, écho déclaré aux premières inquiétudes de Fouillée.

10 La démarche de Tarde ne manque pas d'originalité – à tout le moins s'efforce-t-elle de prendre ses distances avec le sens commun ou les opinions par trop conservatrices. Partant des statistiques officielles de la criminalité sur la période 1830-1880, Tarde constate que la criminalité des mineurs croît plus que celle des adultes (elle est multipliée presque par 4 chez les garçons, par 3 chez les filles, par 3 également chez les adultes tous sexes confondus), mais il remarque aussi que cette croissance s'effectue d'abord chez ces derniers : d'où l'idée que *les germes, quels qu'ils soient, de la contagion, sont venus aux enfants non d'un ensemencement direct sur eux mais après avoir agi sur leurs contemporains plus âgés et, avant tout, sur leurs parents* (198). Mais, au final, les « jeunes rameaux » ont plus à pâtir d'un « vent nouveau » que les « vieilles branches » : ils résistent moins bien à la tempête !

11 Par ailleurs, le phénomène observé et quantifié n'est nullement français : il est aussi anglais (les statistiques parlent malgré les autosatisfactions affichées et l'erreur de jugement de Fouillée à ce propos !), il est allemand et, même, « européen »... On ne aurait donc *attribuer à ce*

phénomène pour cause principale (souligné par Tarde) *quelque loi simplement française, quelque innovation, scolaire ou autre, restreinte à la France* (197) – plus généralement le « législatif » et le « politique » ne peuvent prendre devant ce « mal européen » qu'un « caractère secondaire » car *l'explication profonde doit être demandée aux transformations sociales de notre âge* (197). Propos qui, à l'évidence, doit rassurer – s'il en était besoin – Ferdinand Buisson ! Propos qui, dans les débats de la période, placent politiquement Tarde du côté des républicains au pouvoir encore discuté.

12 Ces remarques préalables posées, Tarde en vient à l'exposition des nombreuses causes de la délinquance juvénile, assez convenues il est vrai dans la période. Soient :

- « les progrès de l'irrégion générale »,
- « l'ambition croissante d'ascension sociale »,
- « l'insuffisance vivement sentie du progrès de la richesse », générant l'insatisfaction,
- l'alcoolisme,
- la dénatalité qui ne conduit plus le *pater familias* à se donner en exemple de moralité pour toute sa descendance,
- la « presse ordurière », etc.

13 L'école, pour autant, ne doit pas être dédouanée comme l'a bien vu Fouillée. Qu'elle soit laïque ou congréganiste (le rapprochement est dans la *Revue pédagogique* hétérodoxe ⁹!), elle a sans doute sa petite part de responsabilité malgré tout. Moins peut-être par le manque de moralité ou de volonté éducative de ses maîtres que par le « mutuel exemple » que se donnent les enfants entre eux. *Le meneur des autres, rarement le meilleur*, est alors explicitement convoqué (201), de même que *les petits jeux, les petits contrats, les batailles et les alliances des camarades...* *Il suffira souvent de deux ou trois "brebis galeuses" pour pervertir toute une division*, croit devoir préciser Tarde (202)... Ce qui le conduit à proscrire les établissements scolaires trop grands, en particulier les « palais scolaires » dont s'enorgueillit la République, mais aussi les hôpitaux ou les prisons surdimensionnés.

14 L'école doit être globalement considérée comme une prévention contre la délinquance des jeunes : cette dernière se nourrit en effet d'enfants qui ne la fréquentent pas (on retrouve là une réflexion traditionnelle de la période sur l'écart entre ce qui est souhaité et ce qui est effectivement réalisé). Les illettrés (i. e. les analphabètes) constituent en 1893 jusqu'à 36% de garçons placés en maisons de correction quand 2% seulement « possèdent l'instruction primaire » (le certificat ?). Mais la limite de la moralisation scolaire apparaît évidente pour Tarde à travers l'exemple des « jeunes détenus des établissements pénitentiaires ». Ces derniers, *forcés de devenir des écoliers modèles et en dépit de leur instruction croissante* (au point qu'on ne trouve plus que 5% d'illettrés parmi eux en 1893), *se hâtent de retomber dans le délit avec une rapidité qui va en augmentant* : on note en 1893 19% de « récidivistes » chez les garçons et, phénomène nouveau, 15% chez les filles (205). Le « langage des chiffres », particulièrement pour les filles, met en évidence deux points majeurs selon Tarde pour comprendre l'entrée dans la délinquance : les singularités familiales d'une part (statut d'orpheline, naissance illégitime, parents repris de justice), l'absence de formation professionnelle d'autre part¹⁰. En conséquence, il faudrait donc *que les enfants moralement abandonnés pussent plus facilement être enlevés à l'autorité de parents indignes* (206).

15 Si le rôle de l'école est donc à nuancer – ni cause majeure, ni « frein moral », le rôle de la presse doit en revanche être revu... tout comme celui des débits de boisson. La première, avec ses « deux mamelles, la pornographie et la diffamation », passe sous silence le massacre de 300 000 Arméniens mais glorifie le crime, le second y pousse avec la propagation de la pernicieuse absinthe. L'une et l'autre, contagion oblige, font plus en un sens que l'école dans l'autre.

16 Le vrai problème est toutefois ailleurs... dans une transformation du climat philosophique bouleversant l'ordre des valeurs, pourrait-on dire, dans le travail en négatif du *puissant bélier scientifique ou philosophique qui, en haut, fait brèche aux croyances, aux principes chrétiens*

de la morale traditionnelle et travaille, en déchristianisant les fils après les pères, même les plus religieusement élevés, à les démoraliser plus ou moins, momentanément (208). D'où un regard somme toute bienveillant sur le spiritualisme qui, depuis Victor Cousin et son passage au ministère de l'Instruction primaire en 1840, nul ne l'ignore, a servi de philosophie scolaire – jusqu'à la Troisième République même, laquelle s'est vu imposé par Jules Simon, cousinien dans sa jeunesse, et au grand dam de Jules Ferry, positiviste, les « devoirs envers Dieu » dans les programmes du cours moyen. Le spiritualisme, en effet, qu'il fut plutôt cousinien ou plutôt kantien, se donne à voir pour Tarde comme un *schéma du christianisme simplifié* mais va entrer en concurrence avec des *philosophies plus radicales*, positivisme et transformisme en tête. Si la « morale positiviste » trouve quelque grâce à ses yeux par l'intermédiaire de « l'utile social » et n'apparaît pas *in fine* incompatible avec la morale chrétienne, la « morale transformiste » court le risque d'être confondue avec *une espèce de darwinisme social que Darwin eût réprouvé* : le *struggle for live*, si loué depuis *l'Année terrible* (1871) ne saurait faire oublier les valeurs de *bonté, de modestie, de respect, de dévouement* (210-211). De plus, Tarde, glissant vers la réflexion épistémologique, voit dans le changement de *credo* des sociétés contemporaines l'insuffisance de la métaphore organiciste en science sociale, venue de la biologie : si la société peut changer de *credo*, elle ne peut être comparée à un organisme vivant – a-t-on jamais vu un individu adulte *se mettant à changer d'espèce*, précise-t-il.

17 Ce faisant, les changements sont bien là, rendant plus difficiles le cours de morale dans les écoles. Heureux temps, heureux pays, où le maître pouvait s'appuyer sur un seul livre : la Bible, l'Évangile, le Coran... Temps dépassé selon Tarde qui voit bien *sur quoi appuyer le devoir* : la religion, la famille, la patrie... qui ne s'en vont pas mais qui *se transforment*. Aussi est-il temps à ses yeux de retrouver, à partir des élites, des *couches les plus élevées des nations modernes*, un *fédéralisme supérieur* à travers *le culte et l'amour de notre civilisation européenne* - et ce, détail qui a toute son importance, *pacifiquement*.

La synthèse de Ferdinand Buisson

18 Buisson, qualifié au soir de sa vie de « saint laïque »¹¹ (*sic*), loue dans sa réponse l'expert, fait preuve d'optimisme délibéré et cherche à voir ce qui de la famille, de la religion, de la patrie pourra et devra être conservé à l'avenir. À vrai dire, il fait d'abord ici œuvre de politique habile qui ne va tarder à se faire élire député radical-socialiste, dès 1902 et pour presque trente ans, dans le XIII^{ème} arrondissement de Paris. Ainsi ne manque-t-il pas de pratiquer la formule rhétorique bien connue de la *captatio benevolentiae* à l'égard de son interlocuteur, à chaque coin de paragraphe serait-on tenté de dire. Cela donne d'entrée : *Grâce à vous et à M. Fouillée, voilà une question [la question de l'école « sans Dieu »] jugée ou plutôt réduite à néant une des plus lourdes sottises et des plus niaisés calomnies qu'ait pu inspirer la haine aveugle de l'école en général, de l'école laïque en particulier ; ou bien encore vous vous élevez tout de suite si haut et vous embrassez du regard, selon votre habitude, un si vaste horizon...*, etc.

19 L'essentiel n'est toutefois pas là. L'essentiel est, pour Buisson, d'affirmer – sans jeu de mots – son *credo*, venu, rappelons-le, du protestantisme libéral et de son exil à Neuchâtel sous le Second Empire quand il méditait avec ses pairs, Jules Steeg et Félix Pécaut. S'il est acquis que la loi sur l'obligation d'instruction et la laïcité (1882) n'a pas plus contribué à l'essor de la criminalité que les lois concomitantes sur la liberté des débits de boisson (1880) ou la liberté de la presse (1881) – l'une et l'autre évoquées explicitement par Tarde, il importe de saisir ce que fut le mouvement de « sécularisation » des sociétés occidentales au fil des siècles. D'une certaine façon, Saint-Louis, *le premier et, peut-être, le plus hardi des laïcisations*, donnait la justice sous son chêne à Vincennes, annonçant par là-même la Révolution de 1789 et, est-on tenté de dire, par anticipation... la loi Combes contre les congrégations enseignantes (1904) et celle, plus connue, sur la séparation des Églises et de l'État dont Buisson sera un défenseur des plus actifs. En un mot, la ligne de partage est fixée depuis Condorcet au moins¹² : *Le prêtre*

à l'église, l'instituteur à l'école : qui peut se prétendre expulsé, dépouillé, exclu ? (300) – puisque le prêtre peut parfaitement remplir son office d'éducateur spirituel, particulièrement au sein d'une *population ardemment catholique*. Pour autant, l'école n'est pas à l'abri de ce que nous nommons aujourd'hui des effets inattendus ou encore des effets pervers de la démocratisation :

la crise morale est une crise sociale parce que les actions pernicieuses qui, jadis, s'exerçaient sur la cour, sur la noblesse, sur la haute bourgeoisie, s'exercent désormais sur les millions d'hommes qui sont la France d'aujourd'hui, et sur les millions d'enfants qui seront celle de demain (303).

20 Raison de plus pour *décupler son action moralisatrice* à travers ses maîtres et ses bons élèves (cf. la contagion dans *Les lois de l'imitation*) ; raison de plus sans doute pour *comprendre la prophétie (sic)* de Tarde et s'élever jusqu'à l'intelligence du futur dans trois domaines essentiels :

- de la religion, ce qui survivra, [...] c'est l'esprit religieux lui-même - celui qui en devenant toujours plus pur (sic) et plus intérieur a inspiré un Socrate et un Jésus, un Marc-Aurèle et un Vincent de Paul (307). Le cours d'ouverture de Science de l'éducation se présentait déjà, en décembre 1896, comme un modeste parvis de la Sorbonne - espace intermédiaire entre l'agitation du dehors et le recueillement du temple ; celui qui clôturera l'année scolaire en juin 1899 cherchera à éveiller dans l'âme des enfants l'étincelle sacrée, à [leur] faire adorer de Dieu non pas le mot mais la chose¹³ ! Rien d'étonnant dès lors à ce que Buisson affirme en août 1903, dans le journal *L'Action*, vouloir « laïciser » la religion et non la « détruire » - contre le point de vue de son ami libre-penseur l'historien Alphonse Aulard... mais au nom d'une libre pensée religieuse enfin délivrée du joug ecclésiastique¹⁴.
- de la famille, ce qui survivra, [...] c'est l'esprit même de la famille [...] qui n'a cessé de grandir avec les âges en pureté (resic), en noblesse et en dignité. À l'évidence, Buisson s'inscrit ici dans les nombreuses réflexions de la période qui traitent du féminisme et, plus généralement, de l'évolution de la famille, de la communauté au noyau du ménage, mettant en valeur les choix et les sentiments personnels dans les engagements matrimoniaux, chez la femme tout particulièrement.
- de la patrie ce qui survivra, [...] ce sera l'idée et le sentiment même de la patrie - ce qui pour la France crée des obligations particulières PUISQU'ELLE est, selon un leitmotiv de la période qui prend racine dans la Révolution de 1789, la patrie même de la liberté, la patrie émancipatrice par excellence selon Jules Michelet – opinion qui subsiste de nos jours sous une forme atténuée dans la thématique réitérée de la singulière « exception française »¹⁵.

21 Ayant en quelque sorte retrouvé l'essence des trois piliers de l'ordre social par une « purification » successive, faisant fi de leurs formes singulières, momentanées, voire cristallisées, Buisson développe un véritable travail de prospective : ainsi envisage-t-il un *fédéralisme supérieur qui nous fait presque penser à l'âge d'or à travers les futurs États-Unis d'Europe !* (308).

22 En 1897, Buisson et Tarde sont amenés l'un et l'autre à parler de « crise sociale » ou de « crise de société » - comme le catholique Péguy au demeurant qui, cinq ans plus tard, emploiera ce terme en lieu et place d'une simple « crise de l'enseignement », trop souvent évoquée, et défendra la figure de l'instituteur misérable contre sa hiérarchie, *Jean Coste* en l'occurrence¹⁶. Aucun d'entre eux ne saurait être confondu avec ceux-là mêmes que Jean de Tinan, petit maître de la littérature fin de siècle, a dénommé *les commis-voyageurs en benzines morales [qui] ont vraiment trop d'intérêt à voir des taches partout*¹⁷, toujours très actifs.

23 Leur vision, par delà leurs différences, est plus large. Tous ont conscience que la simple morale scolaire, déclinant les devoirs respectifs envers les animaux, les proches, la patrie et Dieu lui-même, ne saurait suffire à endiguer cette crise, car cette dernière doit être entendue dans sa double acception étymologique de « décision » à prendre et de « dénouement » à venir : pour

ce faire, ils se tournent d'abord vers la famille, comme le fera un peu plus tard encore un autre directeur du Primaire, sociologue de surcroît mais de sensibilité durkheimienne, Paul Lapie (1869-1927)¹⁸, car elle sera le lieu premier de la socialisation.

24 Les temps changent néanmoins : ainsi des phénomènes hier tout juste perceptibles comme « l'irréligion » i. e. la « libre religion » sont-ils devenus massifs, sans toutefois effacer dans nos sociétés le fait religieux, voire la demande religieuse sur la base du *religare* antique qui précisément « lie » les hommes entre eux dans la communauté et les « délie » aussi. Les temps changent donc, de plus en plus vite, et il faut faire face aux changements, aussi brutaux soient-ils, hier comme aujourd'hui. Puissent alors les réflexions de Fouillée, Tarde, Buisson et de bien d'autres, nourrir les nôtres pour le temps présent, pour le futur peut-être.

Bibliographie

Buisson F., « La jeunesse criminelle et l'éducation », *Revue pédagogique*, 15 avril 1897, 4, 295-308.

Buisson F., 1899, « Leçon de clôture du cours *Éducation de la volonté* », *Revue pédagogique*, 2, 310-345.

Fouillée A., « Les jeunes criminels, l'école et la presse », *Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1897, 417-449.

Tarde G., « La jeunesse criminelle », *Revue pédagogique*, 15 mars 1897, 3, 193-215.

Autres références bibliographiques

Becker H., 1985, *Outsiders*, Paris, Métailié.

Beurdeley P., 1895, « Après l'école. Le placement des enfants », *Revue pédagogique*, t1, 204-210.

Chevalier L., 2004, *Splendeurs et misères du fait divers*, Paris, Perrin.

Darlu A., « La morale scientifique », *Revue politique et parlementaire*, 10 juillet 1905.

Guyau M.-J., 1886, *L'irréligion de l'avenir*, Paris, Alcan.

Lapie P., 1911, « L'école publique et la criminalité juvénile », *La Revue du Mois*, février, repris in *L'École et les écoliers*, Paris, Alcan, 144-185.

Lapie P., 2003, *École et société – textes choisis et présentés par Hervé Terral*, Paris, L'Harmattan.

Levasseur E., 1906, "L'instruction primaire et professionnelle en France sous la Troisième République", *Revue internationale de sociologie*, 2, 87-92.

Pécaut F., *Quinze ans d'éducation. Notes écrites au jour le jour*, Librairie Ch. Delagrave, s.d.

Péguy Ch., 1973 (1904), « Pour la Rentrée » (11 octobre 1904), in *Péguy tel qu'on l'ignore – textes choisis par J. Bastaire*, Gallimard, Idées, 175-179.

Terral H., 1999, *L'École de la République. Une anthologie (1878-1940)*, Paris, Centre National de la Documentation Pédagogique.

Tinan (J. de), 1980 (1896), *Penses-tu réussir !*, Œuvres complètes, Paris, UGE 10-18.

Zoretti L., 1918, *Éducation. Un essai d'organisation démocratique*, Paris, Plon.

Notes

1 Chevalier, 2004, 34sq.

2 Levasseur, 1906, 2, 87-92. Cf. Terral, 1999, 215-218.

3 Cité in Zoretti, 1918, 23.

4 Darlu, 10 juillet 1905.

5 Pécaut, s.d., 4-6.

6 Fouillée fut le cousin et le mari de Mme G. Bruno, auteur du célèbre *Tour de la France par deux enfants* (vendu à 3.000.000 d'exemplaires les dix premières années !) et de maints autres opuscules scolaires ; il fut aussi le beau-père de Jean-Marie Guyau (1854-1888), fils

de cette dernière et diffuseur, dans une œuvre aussi riche que courte, de la notion d'anomie – sur laquelle reviendra Émile Durkheim.

7 Fouillée, 15 janvier 1897, 417-449.

8 Beurdeley, 1895, 1, 204-210. Ce thème fait aussi l'objet d'une plaquette synthétique de l'Inspecteur général Édouard Petit : *De l'École... au Régiment*, préface de Léon Bourgeois, Paris, E. Dentu, 1894, 100 p.

9 Au passage, dans une note de bas de page (201) Tarde critique, à propos de l'instituteur primaire, *les déviations de son rôle véritable dans les campagnes*, indiquant de surcroît qu'il y aurait beaucoup à dire sur l'esprit qui l'anime.

10 Elisa Lemonnier (1805-1865), née Grimailh à Sorèze dans le Tarn, contribua à la création des premières écoles professionnelles de filles à Paris sous le ministère Duruy (1862) – par l'entregent de son époux Charles, professeur saint-simonien devenu un directeur influent des Chemins de Fer du Nord.

11 Par Paul Gsell, *Bref*, n° du 23 janvier 1930, repris dans le très officiel *L'Enseignement public-Revue pédagogique*, 1930, n°3, 277.

12 Buisson écrira un ouvrage de vulgarisation consacré à Condorcet en 1911, juste après la « seconde bataille des manuels scolaires » (1909-1910).

13 Respectivement *Revue pédagogique*, 1996, 12, 581-605 ; 1899, 2, 310-345.

14 Terral, 1999, 116-121.

15 On pourrait aussi s'interroger sur la racine socio-linguistique de ce point de vue depuis que Rivarol a triomphé devant l'Académie de Berlin en 1784 avec son célèbre *Discours sur l'universalité de la langue française*. La Révolution confirmera en combattant les « patois » - auxquels un Tarde se montrera par ailleurs fort attaché – comme en témoigne sa « lettre aux instituteurs » (*Manuel Général de l'Instruction primaire*, 17 juin 1899)... et quelques poèmes en bon occitan de Sarlat.

16 Péguy a défendu et publié le roman *Jean Coste* du professeur d'école normale et ancien instituteur Antonin Lavergne (1863-1941). Cf. sur ce point son *De Jean Coste* (1902) et le célèbre passage de *Pour la rentrée* (1904) : *Les crises d'enseignement ne sont pas des crises d'enseignement, ce sont des crises de société*.

17 Tinan de, 1980, 34. Texte écrit en 1896. On pourrait aussi penser aux « entrepreneurs de morale » dont parle Becker, (1985, chap. 8).

18 Le durkheimien P. Lapie, futur directeur de l'Enseignement primaire (1914-1925), s'interroge en février 1911 dans la *Revue du Mois* sur « l'école publique et la criminalité juvénile ». Cf. Lapie, 2003, 127-153.

Pour citer cet article

Référence électronique

Hervé Terral, « Le dialogue Tarde-Buisson : « L'enfance criminelle et l'éducation » (1897) », *Champ pénal / Penal field, nouvelle revue internationale de criminologie* [En ligne], XXXIVe Congrès français de criminologie, Les criminologiques de Tarde, mis en ligne le 14 septembre 2005. URL : <http://champpenal.revues.org/247>

Hervé Terral

Hervé Terral est professeur de sociologie à l'Université Toulouse-Le Mirail. terral@univ-tlse2.fr

Droits d'auteur

© Champ pénal

Résumé

En 1897, un débat s'engage en France sur la question de la criminalité juvénile dans ses rapports avec l'école publique, qualifiée d'école « sans Dieu » par ses adversaires conservateurs. Gabriel Tarde fut alors sollicité comme expert par Ferdinand Buisson, longtemps directeur de l'enseignement primaire : à la grande satisfaction de ce dernier, il va mettre largement hors de cause les réformes républicaines sur l'école, tout en reconnaissant le rôle négatif de meneurs parmi les élèves et en affirmant surtout une crise des valeurs présente dans la société tout entière. Les arguments employés résonnent encore de nos jours...

Mots clés : criminalité juvénile, école, laïcité, valeurs